



**HAL**  
open science

**Patrick Petot. Alain de Solminihac (1593-1659), prélat réformateur, de l'abbaye de Chancelade à l'évêché de Cahors. (" Bibliotheca Victorina ", XXI). Turnhout, Brepols, 2009. (16 x 25), 1091 p., 2 tomes**

Stéphane Gomis

► **To cite this version:**

Stéphane Gomis. Patrick Petot. Alain de Solminihac (1593-1659), prélat réformateur, de l'abbaye de Chancelade à l'évêché de Cahors. (" Bibliotheca Victorina ", XXI). Turnhout, Brepols, 2009. (16 x 25), 1091 p., 2 tomes. *Revue d'histoire de l'Église de France*, 2010, 96 (237), pp.549-551. hal-02008671

**HAL Id: hal-02008671**

**<https://uca.hal.science/hal-02008671>**

Submitted on 17 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

long), d'autres échouent, peut-être parce que les stratégies de construction nationale ont échoué, précisément.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à la figure de la Vierge comme « protectrice du Païs-Bas », à travers l'étude des constructions littéraires, des proclamations cérémonielles et des repères monumentaux. L'on peut regretter que ce dernier point n'ait pas fait l'objet d'une exploitation statistique, qui aurait certes été partielle mais sans doute instructive (pour Anvers par exemple ?). La construction littéraire s'effectue dans les livrets de pèlerinage, récits de miracles, « mariano-topographies » (l'auteur inclut ici la principauté de Liège) et calendriers marials, qui révèlent à la fois un glissement du « discours du corps malmené de l'individu au corps affligé des collectivités » (p. 32) et donc une évolution de la fonction protectrice, une évolution de la signification du mot « patrie » qui cesse progressivement d'inclure les provinces du Nord qui ont fait sécession, et la possibilité offerte par ce culte d'une articulation entre l'attachement à un « pays » possédant des particularités et celui non moins réel mais sans doute plus fragile à l'ensemble des « païs-bas » catholiques. Dans un contexte guerrier, face aux Provinces-Unies et à la France, le recours à la protection mariale se traduit notamment par des processions « paniques » (p. 57) et par le patronage de la Vierge. De nombreuses principautés et municipalités y ont recours, encouragées en cela par les jésuites. Particulièrement intéressante est l'étude par A. Delfosse des processions et de l'habillement des statues.

La seconde partie du livre traite de « la Vierge des Habsbourg », la « *pietas austriaca* » incluant la dévotion mariale et mêlant de façon inextricable pouvoir politique (qui réclame fidélité à la dynastie et tendance – pour partie modérée ? – à la centralisation) et ferveur catholique. Les archiducs (et notamment l'archiduchesse Isabelle) développent une piété mariale ostentatoire, favorisant des sanctuaires, accueillant à Bruxelles une statue de Bois-le-Duc qui avait été prise par les troupes hollandaises, développant la Confrérie de Notre-Dame des Sept-Douleurs, non sans quelque ambiguïté dans ce dernier cas. Plus complexe est « l'âpre combat immaculiste » (p. 149 *sq.*), qui apparaît d'abord lié à la situation espagnole, mais qui est aussi mené par les jésuites, indépendamment des positions adoptées par les autorités politiques. Ces positions sont d'ailleurs parfois assez peu lisibles, et cela ne paraît pas sans rapport avec les décès de l'archiduc puis de l'archiduchesse et la succession de gouverneurs espagnols à partir de 1633. Même le vœu immaculiste des États du Brabant en 1659 n'est pas sans ambiguïté, et le triomphe immaculiste du milieu des années 1660 est fortement nuancé par l'auteur. Celle-ci s'efforce enfin de saisir un « imaginaire politique » à travers épîtres dédicatoires, éloges funèbres, *vitae* et gravures. Apparaît surtout, notamment pendant la guerre de Trente Ans, l'image d'une Vierge guerrière et victorieuse, dont l'invocation, il faut bien le constater, est loin d'être toujours efficace. A. Delfosse termine son ouvrage en évoquant les liens ultérieurs entre le culte marial et des revendications identitaires, de la Flandre (cas précisément intéressant !) à la Pologne.

Bruno RESTIF.

Patrick PETOT. *Alain de Solminihac (1593-1659), prélat réformateur, de l'abbaye de Chancelade à l'évêché de Cahors.* (« *Bibliotheca Victorina* », XXI). Turnhout, Brepols, 2009. (16 × 25), 1091 p., 2 tomes. — Indubitablement, A. de Solminihac a trouvé son biographe en la personne de P. Petot, auteur d'une thèse désormais publiée. En effet, c'est une véritable somme que nous livre l'auteur en un peu plus de *RHEF*, t. 96, 2010.

1 000 pages. Il sera difficile après lui de revisiter la figure de l'évêque réformateur de Cahors. P. Petot s'est totalement immergé au cœur de la documentation archivistique et imprimée concernant son héros. Le détail de l'état des sources et de la bibliographie est caractéristique de ce souci constant de viser à la plus grande exhaustivité. En la matière, le recours au fonds considérable des archives diocésaines conservées à Cahors témoigne de la ténacité de ce chercheur à exhumer les documents les plus rares. La transcription des plus significatifs, classés par thèmes, occupe près de 350 pages. Pourquoi avoir consacré un travail d'une telle ampleur à ce prélat du premier xvii<sup>e</sup> siècle ? En définitive, il importait de s'interroger sur l'expression appliquée à l'évêque de Cahors, le « Borromée de la France ». Quelles réalités spirituelles et pastorales, ces termes recouvrent-ils ? Afin de répondre à cette problématique centrale, P. Petot a choisi une progression diachronique et thématique. Tout d'abord, l'auteur s'intéresse à l'œuvre d'A. de Solminihac comme abbé de Chancelade, relevant de l'ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Il précise les efforts entrepris par celui-ci pour rendre l'ordre canonial « à sa pureté originelle et à sa primitive observance ». La formation du jeune abbé, parvenu à cette charge à la suite d'une procédure de *resignatio in favorem* de son oncle Arnaud, se nourrit de son cursus en théologie suivi en Sorbonne et sanctionné par l'obtention du baccalauréat. Sur le plan spirituel, elle s'appuie notamment sur l'étude des *Exercices* d'Ignace de Loyola et sur l'œuvre de saint Augustin. On le sait, l'une des spécificités des chanoines réguliers est de se consacrer à la *cura animarum*, avec la desserte d'une paroisse. Si cet aspect n'a pas échappé à A. de Solminihac, il est intéressant de constater que ce dernier se montre très soucieux de la qualité de l'apprentissage du plain-chant dispensé à ses religieux. Cette attention le conduit à rédiger une « méthode » pour la pratique de la psalmodie. Ce goût indique combien dans son esprit, cette fonction dévolue à l'*ordo canonicus* doit être une arme pour conduire son abbaye vers la voie d'une « très étroite observance ». Une réforme qui, avec le soutien du cardinal de La Rochefoucauld, s'étend aux maisons de La Couronne, Sablonceaux et Saint-Gérald de Limoges, bien que cette dernière eût été par la suite réunie à la Congrégation de France.

En 1636, pressenti dans un premier temps pour l'évêché de Lavaur, A. de Solminihac est finalement nommé à celui de Cahors. Le lecteur remarque à nouveau le soin apporté par le nouvel évêque à maîtriser la liturgie diocésaine, par l'étude minutieuse du Pontifical ou des cérémoniaux. Cet aspect original aurait sans doute mérité des développements spécifiques mais les sources ne s'y prêtaient peut-être pas. La description de l'œuvre épiscopale du prélat montre un homme désireux de réformer son clergé en profondeur. Dès 1638, celui-ci est réuni en synode. L'auteur livre à ce propos une analyse fine et précise des statuts adoptés alors, qui pourra servir utilement pour une étude sérielle et comparée de ce type de textes. Ce document entend concentrer tous les principes d'une application rigoureuse des décrets tridentins. Si l'évêque dispose du droit de nomination pour un tiers seulement des cures (situation observée dans de nombreux diocèses, selon des proportions proches), il entend toutefois s'appuyer sur une institution qui se chargera de former les futurs desservants à l'image du « saint prêtre », selon les vœux de l'« École française de spiritualité ». Après des débuts difficiles, ce séminaire confié aux prêtres de Saint-Lazare témoigne en outre des liens étroits entretenus par A. de Solminihac avec le fondateur de la Congrégation de la Mission, Vincent de Paul. Cette délégation n'empêche nullement l'évêque d'exercer une tutelle étroite vis-à-vis d'une institution dont il entend qu'elle forme des serviteurs obéissants *perinde ac cadaver*. Cette remise en ordre s'appuie également sur les outils habituels : visites pastorales et missions. Son action ne va pas sans susciter des oppositions vives, de la part d'un clergé qui finit parfois par unir ses forces. À cet égard,

le dossier constitué autour du « syndicat des prêtres » éclaire utilement le débat sur les relations entre haut et bas-clergé. Particulièrement intéressante est la perception dégagée par l'auteur d'un homme qui, à l'égal de la Compagnie du Saint-Sacrement dont il est membre, entend modifier durablement les comportements en agissant pour sculpter une société véritablement chrétienne. Ses initiatives pour faire cesser les duels mortifères pour la noblesse du Quercy en témoignent pleinement, de même que son *Instruction pour les seigneurs* (1658). Un autre temps de l'ouvrage engage la réflexion autour de la figure d'A. de Solminihac. On voit apparaître à nouveau Monsieur Vincent, qui appuie son ami lorsqu'il s'agit de nommer de « bons évêques », selon les vœux de ce dernier. C'est le cas de Philibert de Brandon à Périgueux ou de Nicolas de Sevin à Sarlat. « Faiseur d'évêques », le chef du diocèse de Cahors est aussi un fédérateur qui entend soutenir l'action réformatrice de ses confrères immédiats à Alet, Pamiers, Périgueux et Sarlat. À ce titre, la « conférence de Mercuès » est conçue comme une session de formation continue à l'intention de prélats déjà pénétrés des devoirs de leur état. Par ailleurs, l'auteur révèle combien son héros est un « ultramontain » convaincu. Ses convictions l'engagent par exemple à adopter pleinement la liturgie et le calendrier romains. En définitive, adepte du « pur amour », le prélat cahorsin donne à voir l'image d'un évêque ayant réussi à associer une double vocation : il est à la fois religieux et pasteur des âmes. Ce livre permet donc de sortir A. de Solminihac d'un certain oubli historiographique dans lequel il était tombé. La biographie de P. Petot vient compléter la galerie de portraits des prélats réformateurs, pivots essentiels de l'application progressive de l'idéal tridentin.

Stéphane GOMIS.

*Relation de la mission des Pyrénées (1635-1649). Le jésuite Jean Forcaud face à la montagne.* Texte traduit, annoté et présenté par Serge BRUNET. (« Collection de documents inédits sur l'histoire de France. Section d'histoire moderne, de la Révolution française et des Révolutions », 48). Paris, Éditions du CTHS, 2008. (14 × 21), 357 p. — Serge Brunet est connu des modernistes pour ses études sur le clergé pyrénéens. La rédaction de sa thèse soutenue à Toulouse en 1996 et intitulée *Les prêtres des montagnes. Val d'Aran et diocèse de Comminges (vers 1550-1750)* a été l'occasion de retrouver les copies de la *Relation de la fondation des missions des Pyrénées* du jésuite Jean Forcaud, qui couvre les années 1635-1645, date de la mort du missionnaire de la maison professe de Toulouse. Missions qui seront reprises en 1647 après deux ans d'interruption.

À la *Relation de la mission entreprise vers les montagnes Pyrénées à partir de la maison professe de Toulouse, en l'année 1635* (p. 3-34), succède *La suite du récit de la mission vers les montagnes Pyrénées en l'an 1637 et 1638* (p. 34-93), puis *La suite du récit de la mission vers les montagnes Pyrénées en l'an 1638 et 1639* (p. 95-134), et *L'histoire de la mission des Pères de la Société de Jésus dans des régions de Catalogne qui relèvent de l'Église de France. Relation de la mission faite en la vallée de Capsi, 1640* (p. 135-151). La *Relation de la mission faite en la vallée d'Aran, le 8 juin 1642* (p. 153-192) avait déjà été étudiée par Serge Brunet dans son ouvrage, malheureusement épuisé (*Les prêtres des montagnes. La vie, la mort, la foi dans les Pyrénées centrales sous l'Ancien Régime (Val d'Aran et diocèse de Comminges)*, 2001, p. 362-374). La *Relation de la mission en l'an 1648-1649*, sous la forme d'une longue lettre à l'évêque de Comminges, Gilbert de Choiseul du Plessis-Praslin (p. 193-201) achève la présentation de ces textes dont la traduction du latin est